

## >>> Rencontre avec Régina Traoré Sérié, directrice de collection

La maison d'édition ivoirienne CEDA lance dans les années 70 une collection pour la jeunesse intitulée "Les livres du soleil" ; cette collection créée dans le cadre de l'Enseignement télévisuel ivoirien (programme arrêté en 1982) a pour objectif de venir en complément des manuels scolaires. Elle propose des textes illustrés destinés aux élèves du primaire. Avec ses créations originales, elle représente une première amorce, au sein des éditions CEDA, d'une véritable collection de romans africains pour la jeunesse.

Toujours chez CEDA, une nouvelle collection voit le jour en 1983, "Monde noir jeunesse", petite sœur de la célèbre collection "Monde noir poche", réalisée en partenariat avec la maison d'édition française Hatier : cinq titres y sont publiés, toujours disponibles au catalogue, dont trois romans.

C'est seulement en 1998, dans le contexte d'une production de littérature africaine de jeunesse comptant très peu de collections "roman" qu'apparaît "Lire au présent". Co-éditée avec les éditions québécoises Hurtubise HMH, et avec le soutien de l'Agence internationale de la Francophonie, cette collection, qui compte une quinzaine de titres, est dirigée par Régina Traoré Sérié. Cécile Lebon l'a rencontrée et lui a posé quelques questions sur son travail de directrice de collection et sur sa perception du roman africain pour les enfants.

**Cécile Lebon :** Régina Traoré Sérié, comment êtes-vous devenue directrice de collection, d'autant que pour diverses raisons (notamment économiques) c'est une fonction peu répandue au sein des maisons d'édition africaines ?

**Régina Traoré Sérié :** En fait, c'est la deuxième fois que j'accepte cette fonction pour les éditions CEDA. La première fois, c'était en 1987. Je venais de prononcer une conférence sur la littérature pour la jeunesse en Afrique dans le cadre d'une semaine littéraire, et le directeur général de CEDA, M. Kacou Venance, m'a proposé de créer un secteur jeunesse et d'en prendre la tête. J'ai assumé cette fonction quatre ans, tout en continuant mon métier d'enseignante en Communication à l'Université d'Abidjan. J'ai donc créé trois nouvelles collections<sup>1</sup>. Il faut dire que mon cursus scolaire s'y prêtait puisque ma thèse de 3<sup>e</sup> cycle en Communication portait sur la littérature pour la jeunesse en Afrique<sup>2</sup>. En 1998, les éditions HMH/ Hurtubise et CEDA avaient un projet commun de littérature pour la jeunesse ; leurs directeurs m'ont demandé de bien vouloir diriger la nouvelle collection qu'ils entendaient créer. À l'heure actuelle, la plupart des grandes maisons d'édition de la place ont des directeurs de collection. La rémunération diffère. Certains ont un pourcentage sur les ventes, d'autres ont des contrats avec obligation de produire un certain nombre de titres.

**C. L. :** Comment se passe votre travail de "repérage", de "prospection" d'auteurs ?

**R. T. S. :** Au début, j'ai écrit à tous les auteurs en Côte-d'Ivoire et à d'autres, à l'étranger, en leur présentant le projet (une littérature pour les adolescents, les thèmes, le format...) ; j'ai également rencontré la plupart d'entre d'eux. J'ai pu ainsi constituer une banque de données d'auteurs africains et antillais par le biais de plusieurs maisons d'édition africaines ou européennes. Il faut dire que j'en connais beaucoup personnellement et que j'en ai lancé plusieurs quand je dirigeais à la fois l'Association Ivoirienne pour la lecture, et le secteur jeunesse aux éditions CEDA. Ce démarchage, c'est beaucoup d'appels téléphoniques et d'encouragements. En fait, 80% des ouvrages sont des commandes. Je propose aux auteurs dont je connais les sensibilités, d'écrire sur tel ou tel thème. Pour les illustrateurs, la démarche est la même. Je cherche à varier les styles et à faire découvrir de nouveaux talents. Les couvertures sont très importantes. Je discute de mon idée avec les illustrateurs et puis je leur laisse carte blanche. Parfois aussi, les auteurs viennent avec leur illustrateur. D'autres, comme Muriel Diallo, illustrent eux-mêmes leurs ouvrages.

**C. L. :** Certains des auteurs que vous avez publiés ont également écrit pour un public adulte - je pense entre autres à Ernest Pépin, Sammy Mbenga Mpiala, Flore Hazoumé, Muriel Diallo. Ce passage à l'écriture pour la jeunesse s'est-il fait naturellement pour eux ?

**R. T. S. :** Il s'agit d'une littérature qui cible les 12-15 ans, ceux qui ne peuvent plus lire des livres pour enfants, mais qui ne se retrouvent pas encore dans la littérature pour adultes. Je savais pour avoir lu leurs œuvres que je pouvais

1 "J'aime lire" pour les 10-12 ans, "Histoires merveilleuses" pour les 12-15 ans et "Point de rencontre" pour les plus de 15 ans.

2 *La littérature d'enfance et de jeunesse en Afrique*, Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle en Sciences et Techniques de la Communication, Université de Bordeaux III, France, 1979. Un extrait, qui porte le même nom que cette thèse, est paru en 1987 (Cerav, n° 55) ; il est consultable à La Joie par les livres.

convaincre ces auteurs d'écrire. Les thèmes de la collection les intéressaient et leur ont permis de s'exprimer. J'avoue que c'est beaucoup plus difficile de s'adresser aux plus petits.

**C. L. :** La collection compte une majorité d'auteurs femmes. La littéraire africaine pour "adultes" est plutôt masculine, même si des voix féminines ont émergé depuis une quinzaine d'années. Est-ce que l'écriture pour les enfants ne serait-elle pas une façon, timide, pour les femmes écrivains de faire leurs premiers pas dans la littérature ? Ou les femmes se sentent-elles plus proches des enfants ?

**R. T. S. :** Oui, cette remarque est très juste, les femmes africaines ont envahi la littérature pour la jeunesse. Elles sont habituées à élever les enfants et à leur parler ; elles connaissent "les mots pour le dire", on se confie plus facilement à elles. Toutes ces femmes, Fatou Keita, Muriel Diallo, Annick Assémian avaient un projet personnel dans leur tiroir : c'est l'apparition du secteur jeunesse qui leur a permis de s'exprimer et de trouver leur voie.

**C. L. :** Le titre de la collection, "Lire au présent", est un titre-programme. Au moment du lancement de la collection, cet ancrage très fort dans la vie moderne était novateur. Vous pensez que cette prise directe dans le monde d'aujourd'hui est très importante pour les jeunes ?

**R. T. S. :** Vous savez, nous n'avons pas lancé cette collection au hasard ; nous avons organisé des groupes de discussion avec des jeunes ivoiriens de milieux différents; leurs préoccupations se rejoignaient. Ils voulaient qu'on évoque les problèmes qu'ils rencontrent dans le quotidien : le chômage, les premiers rapports sexuels, le divorce, la drogue, tout ce qui leur fait peur et dont on ne leur parle jamais. Ce sont eux qui ont trouvé le titre de la collection.

**C. L. :** L'aspect didactique - souvent très fort - d'une grande partie des titres est un parti pris de la collection ?

**R. T. S. :** Qu'entendez-vous par-là ? Si vous parlez de la partie "Lire et relire", franchement, j'y étais opposée au début parce que pour moi, le livre c'est le plaisir avant tout. Mais il y avait l'exigence de la collection : insérer ces livres au programme. L'appareil pédagogique donne aux professeurs de français des pistes d'exploitation des ouvrages. Je reconnais aussi que certains jeunes n'ont aucun autre matériau de lecture et qu'ils ont besoin d'en savoir plus et de se cultiver.

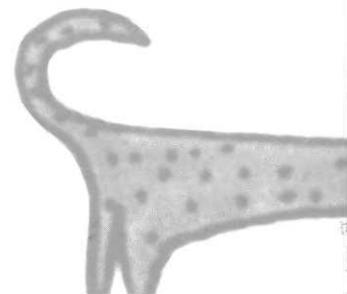
**C. L. :** Certains livres sont parfois très durs ; ils présentent une réalité très difficile comme les enfants-soldats, l'esclavage des jeunes, le viol, l'avortement, les sévices corporels dans les familles... Est-ce que ce n'est pas donner l'image d'une certaine Afrique ?

**R. T. S. :** Ces livres sont destinés aux jeunes africains en priorité. Comme je l'ai dit plus haut, ce sont eux qui ont fourni les thèmes. La réalité que décrivent ces textes est bel et bien la réalité des pays africains. Vous ne pensez pas que ce que l'on voit sur les écrans de télévision (particulièrement les chaînes occidentales) n'est pas aussi triste, sans compter la violence des images ? L'Afrique d'aujourd'hui, c'est celle hélas qui est dans nos livres, et parfois le quotidien est plus atroce encore. Nous vivons dans des nations fragiles, vite déstabilisées. L'Afrique est le continent le plus atteint par les conflits, sans compter le fléau du sida. Les jeunes ont besoin de réponses, de s'identifier.

Au Sénégal et au Mali, les jeunes filles adorent *Un mariage forcé*. Aujourd'hui, la Côte-d'Ivoire, un des pays les plus stables d'Afrique, est en guerre. Tous les jeunes qui auront lu *L'enfant de la guerre* vont s'y retrouver. Certains ont vu leurs parents tués sous leurs yeux. N'auront-ils pas des désirs de vengeance auxquels vient répondre ce roman ? Et puis, vous savez, la fin de nos ouvrages est toujours positive, porteuse d'espoir. L'héroïne excisée va militer contre cette pratique, les enfants esclaves découvrent l'école... "Lire au présent" prône l'amitié, la paix, le pardon, le partage, toutes ces valeurs qui font aussi partie de l'Afrique.

**C. L. :** Est-ce que vous connaissez les réactions des lecteurs sur ces différents ouvrages ? Certains titres sont-ils au programme dans les écoles ?

**R. T. S. :** Ce que je peux vous dire c'est que la collection se vend bien. De nombreux titres sont en réimpression. Quand nous organisons des animations ou des rencontres entre les auteurs et les jeunes, les questions fusent de partout. Non, les livres ne sont pas encore inscrits au programme. Mais ce n'est pas de mon ressort.



**C. L. :** La collection est-elle diffusée dans les pays du Nord, notamment en France et au Québec (là où se trouve la maison coéditrice Hurtubise HMH) et si c'est le cas, comment est-elle reçue ?

**R. T. S. :** La collection n'est diffusée ni en France, ni au Canada, à cause de la spécificité de ses thèmes. On m'a fait comprendre qu'au Québec, les gens pousseraient des hauts cris, vu tout ce qui est infligé aux enfants dans ces livres. Ceci dit, on constate que la diaspora africaine résidant en Europe apprécie énormément ces livres : besoin de connaître leurs racines ? Soit de découvrir leur continent d'origine ? En tout cas, ce sont de nouvelles pistes de diffusion.

**C. L. :** Si l'on prend en compte l'ensemble des romans africains de jeunesse, on remarque que pour la plupart ces textes ont une écriture et une thématique plutôt "sérieuses". On a parfois l'impression d'un manque de fantaisie dans la forme et les contenus. Est-ce que cela veut dire que lorsqu'on écrit pour les enfants, il y a une nécessité de sérieux ?

**R. T. S. :** Dans notre collection, les thèmes sont sérieux, j'ai expliqué pourquoi plus haut, mais je pense plutôt que, parfois, les textes manquent de fantaisie dans la forme. Le problème vient, je crois, des normes de la collection : comment laisser libre cours à la langue en 80 pages ? Parfois, il me faut amputer des textes de 20 pages. C'est très décourageant pour les auteurs et cela donne cette impression de monotonie de l'écriture, à quelques exceptions près. Pour l'ensemble des romans africains de jeunesse, je ne suis pas d'accord, moi je trouve qu'il existe de nombreux textes magnifiques, pleins de poésie, qui font rêver les enfants, vous en avez témoigné souvent dans votre revue. Certes, plus on avance en âge, plus les contenus sont sérieux.

**C. L. :** Pour conclure et pour donner des pistes aux écrivains en herbe qui souhaiteraient se lancer dans ce genre littéraire, quelle serait, Régina Traoré Sérié, votre définition d'un "bon" roman pour les enfants ?

**R. T. S. :** Un "bon" roman pour les enfants ? C'est une vaste question. Il faut une écriture simple pour ne pas décourager l'enfant, le sens de l'intrigue et des rebondissements. Il y a certes l'histoire, mais la manière de la conter est aussi très importante. Il faut captiver l'enfant. Je reste persuadée qu'on écrit d'abord pour se faire plaisir, même si on a un message à transmettre et que cela rencontre à un moment donné l'intérêt de l'enfant. La plupart des classiques pour enfants n'ont pas été forcément écrits pour eux. Ce sont les enfants qui se les sont appropriés. Le bon roman pour moi, c'est surtout celui dans lequel l'enfant se découvre et se retrouve en même temps. Je n'oublierai jamais cette phrase d'un enfant de 10 ans, lors d'une de mes animations sur le livre. Il a dit : "Madame, dans ce livre-là (il parlait du dernier livre qu'il avait lu), le héros, c'est comme si c'était moi..."

